

Janvier 2022 / N° 154 / Miro 6,90€ - CH 11,000€

# TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

**FRÉDÉRIC BEIGBEDER**  
« JE ME RÉFUGIE DANS  
MON ADOLESCENCE »



L 1589 101 6 430 4 000

**LIVRES**  
Les meilleurs romans  
de la rentrée d'hiver

**CINÉMA**  
Arnaud Desplechin  
et son fils Philip Roth

**SCÈNE**  
Alexandre Zoldin  
révélés 2022

**ART**  
L'Enfer  
de la nouvelle censure

### ART GALERIE

### LIANESCES

Lydie Arickx,  
jusqu'au 22 janvier 2022,  
Leo & Leo Gallery,  
leoandoleogallery.com

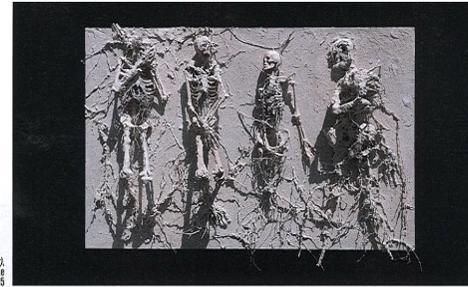
### PARADIANA, VIEILLIR ET JOUIR

de Jean Messagier,  
jusqu'au 12 février 2022,  
Galerie Ceysson & Bénétière,  
ceyssonbenetiere.com

Portrait tordu en septembre en pensant à Picasso, Mâcheurs de rhubarbe devant Mister Magoo, Toulouse-Lautrec retourne au Printemps, aucun doute Jean Messagier (1920-1999) avait l'art de la formule ! Ce petit florilège d'œuvres est daté de la fin des années 1970 aux années 1980, période où l'artiste imagine une peinture figurative décomplexée, délicieusement impertinente, à rebrousse-poil de l'art de son temps. Apparaît sa série des œufs au plat, au formalisme simple, presque enfantin, proche d'une *bad painting* qui connaît actuellement un franc succès. Esprit moqueur et bon vivant, Messagier qui avait gagné en notoriété avec ses grandes volutes abstraites dans les années 1960 tombe petit à petit dans l'oubli quand il prend le parti de la figuration. Le nouvel appétit pour cette dernière l'aurait sans doute étonné. Mais les temps changent, ce qu'a bien senti la galerie Ceysson & Bénétière qui remet en lumière ces toiles jouissives de la fin de sa vie, animées d'un pinceau virevoltant qui croque le Marsupilami, Betty Boop ou encore Lady Di.

**JULIE CHAIZEMARTIN**

Lydie Arickx, *L'Évolution (Oscar)*, 2020, bio-réel en ou en résine sur toile ambré, 215 x 305



## Peinture viscérale

Pèlerinage intense dans les entrailles de la matière avec **Lydie Arickx**.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Quatre squelettes, l'air goguenard, nous ramènent à notre dérisoire réalité de vivants. L'un se cache les yeux, un autre le sexe. Je souffle : « Ils se marrent ? ». Lydie Arickx confirme en éclatant de son rire aigu, jovial. Aucun doute, l'artiste est complice de ces quatre morts-vivants. En conciliabule de l'au-delà, leurs mandibules et autres cartilages, par endroits détachés de leur support, semblent se mouvoir dans une danse macabre. Leurs os se mêlent à la résine, bientôt avalés par celle-ci, matière agglomérée, malaxée, prenant des formes peu sûres, cherchant à se frayer un chemin dans cette autre existence qui est peut-être celle du végétal. Ici, le registre est « catacombe » ! La précédente exposition de l'artiste, cet été, au château de Chambord, s'intitulait *Arborescences*. Sans étonnement, celle-ci se nomme *Lianescences*. Terme luisant d'un naturalisme sensuel. Dans chaque œuvre, les lignes s'enlacent et s'entremêlent, les matières se nouent, s'étirent et se mangent, évolutives, distendues, renflées, hypertrophiées. De ses paumes créatrices, dans une perspective deleuzienne, l'artiste fait rhizome.

Elle mime le vivant, au premier temps de son éclosion fragile, au dernier temps de sa putréfaction monstrueuse. Voici le verre, la résine, le bronze, le charbon, le béton, la cire... Alignés sur une table, des échantillons de dessins et de matières organiques croquent des formes animales, chrysalides en formation, nervosités en prolifération. Ils sont les fragments d'un herbier ensorceleur. « Dans ces petites boîtes,

ce sont un peu comme des vestiges ou un cabinet de curiosité » s'émerveille l'artiste en détaillant ses curiosités, héritières des « mirabilia » de la Renaissance. Deux têtes se dévorent, une silhouette humaine s'éveille, tente de s'extraire d'un magma. Hymne à l'informe, à l'inachevé. Non loin, Job, le corps dense, magnifique, relevé à l'encre et à la mine de plomb, s'affranchit du papier dans un effort désespéré, énergie sublime de la vie et de la résilience. Arickx expérimente la matière depuis toujours et crée par intuition, impulsion, affection même. L'existence est son grand sujet, dans son écorce organique, viscérale. Arickx peint ce qui mute, ce qui pousse, se régénère, se dilate. Et le beau n'y est pas toujours convoqué. Dans une obsession pour les liens intimes et cycliques qui cimentent la vie à la mort. Obsession qui l'habite depuis la mort de son père, survenue concomitamment à la naissance de son deuxième fils. Rupture intense, immense « faille » comme le suggère le titre du plus grand tableau de l'exposition, barré, presque saigné en son centre par une planche. Peu de temps après, alors qu'elle venait d'acheter une layette pour son nouveau-né, elle grimpe jusqu'au dernier étage de la faculté de médecine, là où sont conservés des paquebots de cadavres. Elle les copie, les autopsie avec son crayon. Depuis, elle n'a cessé de travailler sur « la consistance de la mouvance des corps et la luxuriance de leur mécanique ». Avec des latences de Rembrandt, Gautier d'Agoty, Rebeyrolle, cette ontologie picturale nous étreint.